

LES TÉMOINS

NOTE

Le discours qu'on va lire a été prêché le 16 juillet 1877, à l'inauguration du temple de Châteauroux.

L'origine de ce lieu de culte mérite d'être mentionnée. Un ancien capitaine, catholique, mais qui, prisonnier en Allemagne pendant les guerres du premier empire, avait eu l'occasion d'apprécier notre foi, a légué par testament une portion considérable de sa modeste fortune pour qu'un temple protestant fût construit dans sa ville natale. Grâce à cette libéralité à laquelle se sont ajoutés les sacrifices de la petite communauté protestante qui habite le chef-lieu du département de l'Indre, et quelques offrandes généreuses venues surtout de la Hollande, un édifice très-convenable est désormais ouvert à notre culte dans la ville de Châteauroux.

Jusqu'à ces derniers temps nos coreligionnaires étaient évangélisés par le pasteur de Vierzon (Cher), sous les auspices de la Société centrale de l'évangélisation qui s'occupe avec tant de sollicitude des protestants disséminés. Aujourd'hui ils ont à la fois un temple et un pasteur : ce pasteur est notre digne frère, M. Rolland, qui a rencontré auprès de la

population de Châteauroux, auprès du conseil municipal et de toutes les autorités, un bienveillant accueil.

M. Rolland a été installé comme pasteur le jour même de la consécration du temple. Les catholiques, qui se pressaient en aussi grand nombre que les protestants aux deux services religieux du matin et du soir, ont témoigné pour notre culte un grand respect et une profonde sympathie.

« Comment ne pas admirer, dit M. Paul de Félice¹, les voies de la Providence ! Il y a plus de trois siècles, le protestantisme était déjà florissant dans cette partie du Berry. Issoudun avait alors une importante Église réformée. Puis, peu à peu la nuit s'est faite ; à peine quelques protestants isolés sont restés. Aujourd'hui une nouvelle aurore religieuse brille, et une nouvelle église est établie. Puissent les membres de cette nouvelle Église de Châteauroux, qui n'auront sans doute pas à traverser les jours lamentables qu'ont vus leurs pères d'Issoudun, savoir comme ceux-ci être de vrais témoins de la vérité, comme ils sont eux-mêmes un vrai témoignage de la fidélité de Dieu ! »

1. Dans le journal *le Christianisme au dix-neuvième siècle*, n° du 10 août 1877.

36 - 1, 2

C. 184 - 1, 4, 5

C. 158 - 1, 2, 6
Lion

LES TÉMOINS

« Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, et vous me servirez de témoins tant à Jérusalem que dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

(Actes des apôtres, I, 8.)

Au moment de quitter la terre et de s'élever vers les demeures éternelles, Jésus n'adresse pas seulement à ses disciples une parole d'encouragement et de sympathie, il leur confie la plus vaste comme la plus sublime des missions : « Vous me servirez de témoins, » en l'accompagnant de cette promesse ineffable qui rassure leur faiblesse : « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous. »

« Vous me servirez de témoins. » Il me semble

que cette parole s'impose aujourd'hui à notre plus sérieuse attention. Ce temple qui nous réunit pour la première fois, la généreuse pensée qui a présidé à sa fondation ¹, la cérémonie à la fois modeste et solennelle par laquelle nous le consacrons à Dieu, l'inauguration du culte protestant dans la ville de Châteauroux, sont autant de témoignages rendus à l'Évangile. Mais ces témoignages muets ne seraient rien, si nous n'étions nous-mêmes des témoins vivants de Jésus-Christ.

Quel est le sens, quelle est la portée de ce mot de *témoins* qui convient aux apôtres et aux chrétiens de tous les temps ?

Les apôtres ne sont pas des prêtres revêtus d'un sacerdoce exclusif et chargés de le transmettre à une classe privilégiée qui doit dominer les âmes. Les apôtres ne sont pas des docteurs appelés à élaborer sur les bases posées par Jésus-Christ un corps de doctrines, une théologie systématique, au risque de modifier, de compléter ou de corriger la pensée du Maître par leur propre pensée, comme feraient les disciples d'un philosophe ou d'un chef d'école. La mission des apôtres est plus simple et plus grande : il sont des *témoins*. Or le témoin est l'or-

1. Voir la note qui précède ce discours.

gane de ce qu'il a vu et entendu, sans y rien ajouter, sans en rien retrancher. A cette qualité de témoin correspond quelque chose d'honnête et de sacré qui donne à celui qui parle une autorité incontestée, celle de la vérité même.

Tels ont été les premiers apôtres de Jésus-Christ. Leur témoignage est tout d'abord une affirmation ; et quelle loyale et unanime affirmation que la leur ! Ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains un être dont la sainteté étonne la terre, en sorte qu'on se demande comment elle a pu le retenir pendant trente-trois ans — et ils le témoignent. Ils ont recueilli de sa bouche, au bord des lacs, dans les plaines ou sur les montagnes de la Galilée, des enseignements sublimes, des paraboles naïves et profondes qui leur révèlent les mystères du royaume des cieux — et ils nous les redisent. Ils ont vu le Maître aimer les petits, instruire les ignorants, relever les pécheurs, laisser échapper de ses mains divines des miracles de guérison et de délivrance — et ils nous le racontent. Bien des fois leur sens grossier, leurs préjugés israélites les ont empêchés de s'élever à la pensée de celui qui est la lumière du monde — et ils nous l'avouent avec une candeur touchante. Ils ont assisté aux opprobres, aux souf-

frances, à la crucifixion de leur Maître : ils ont retracé sans les comprendre tous les traits de ce navrant tableau, et avoué leurs défaillances lorsque la croix ne semblait projeter sur le sol qu'une ombre sinistre. Aussi quelle n'est pas leur autorité lorsque cette croix leur apparaît toute rayonnante de lumière, lorsqu'elle devient pour eux le fait central des Écritures, et qu'ils déclarent ne vouloir savoir autre chose que « Jésus-Christ crucifié ! » Je me trompe, il est un second fait qu'ils proclament avec une conviction égale, c'est celui de la résurrection. Toute la prédication apostolique se ramène à cette parole : « Dieu a ressuscité des morts ce Jésus que vous avez crucifié, et nous en sommes tous témoins. » Voilà tout l'enseignement des apôtres, enseignement dont l'un d'entre eux a pu dire : « Si quelqu'un annonce un autre Evangile, qu'il soit anathème ! »

Après l'affirmation de la vérité, le témoignage des apôtres présente un second caractère : la souffrance pour la vérité. Cela est si vrai que, dans la langue du Nouveau Testament, le mot de témoin et le mot de martyr sont synonymes. Un témoin est un martyr, un martyr est un témoin. Oui, mes frères, dans ce monde d'erreur et de péché où la lutte est l'état normal, où rien de grand ne s'obtient

sans de douloureux efforts, il est impossible que le témoignage rendu à la vérité ne coûte aucun sacrifice. D'ailleurs, tel maître, tel disciple : ce n'est pas un roi humilié et couronné d'épines qui peut être servi par égoïsme, par ambition, pour des gloires terrestres, au sein d'un commode repos. A peine les apôtres, animés du Saint-Esprit, ont-ils prêché Jésus-Christ mort et ressuscité que Jérusalem toute frémissante s'apprête à les persécuter. Encore quelques jours, et Pierre et Jean sont emprisonnés, Saint Étienne est lapidé, Saint Jacques percé d'une épée. Quelle histoire que celle de ces hommes insultés dans les synagogues, battus de verges, traînés en prison, soulevant contre eux la haine des Juifs et des Païens, mais toujours fermes et invincibles dans leur affirmation : la mort et la résurrection de Jésus-Christ pour le salut du monde !

Reconnaissez en eux le troisième caractère du témoin : la propagation de la vérité. S'il y a une vérité religieuse, elle doit être populaire et nous en sommes redevables à tous les hommes. C'est le scepticisme qui s'enveloppe du manteau des philosophes et qui s'enferme dans l'enceinte des académies. Mais la vérité de Dieu est comme le soleil qui éclaire les bons et les méchants, les grands et les petits, les

maîtres et les esclaves. Eh bien ! tandis que les systèmes philosophiques ne sortent pas de leurs écoles orgueilleuses, que les Dieux du paganisme restent dans le sanctuaire national, et que le Dieu d'Israël lui-même semble se concentrer sur le peuple élu, — voici des bateliers, des hommes sans lettres qui osent rêver une religion universelle et ne voient de limites à leur prosélytisme que celles du monde connu ! Le monde connu, il a été foulé en tout sens sous les pas des conquérants : ils se sont succédé, ces despotes d'un jour, aussi éphémères, mais aussi terribles que l'ouragan ; et après eux, un maître gigantesque, un despote colossal, Rome, a fait peser sa main de fer sur le monde. Mais des conquérants pacifiques, parcourant ces mêmes contrées pour annoncer la fin des oppressions et pour publier la bonne nouvelle d'un Dieu qui *élève les petits*, voilà ce qu'on n'avait jamais vu. Et ces étranges vainqueurs ont remporté toutes les victoires, et ces ignorants ont fondé des églises qui s'appellent Lystre, Derbe, Thessalonique, Éphèse, Corinthe, Athènes, Rome ! Mes frères, à cette propagation étonnante, ne reconnaissez-vous pas les témoins de la vérité ?

Après la disparition des premiers apôtres, que va devenir l'Eglise chrétienne ? Que va faire la génération nouvelle qui n'a pas connu le Christ aux jours de sa chair ?... Elle va recueillir le grand héritage : « Vous me servirez de témoins. » Les trois éléments du témoignage se confondront dans une simultanéité éclatante. Tandis que les Pères apostoliques écrivent l'apologie du christianisme, les martyrs meurent en foule pour le nom de Jésus, et parmi les docteurs eux-mêmes, plusieurs comme Justin, comme Irénée, comme Cyprien, lui rendent à la fois témoignage par leur parole et par leur sang. Lisez un rapport administratif du temps, adressé par Pline le jeune à l'empereur Trajan : il vous dira que les chrétiens se réunissent dès l'aube du jour pour rendre hommage à Christ comme à leur Dieu. Entrez dans les cirques, et là, sur l'arène sanglante, vous verrez tomber des hommes et des femmes, le visage illuminé d'une joie sublime, proclamant le nom du Sauveur de leurs lèvres mourantes. Descendez dans les catacombes où l'église ensevelit les cendres de ses martyrs et grave sur la sombre paroi les symboles de l'immortalité chrétienne ; — et d'un bout à l'autre du monde, jusque dans les entrailles de la terre, vous entendrez retentir le nom de Jésus.

Voyez comme le sang des martyrs, selon une parole héroïque, devient la semence des chrétiens : c'est sous cette rosée sanglante que grandit la mystique épouse de Jésus-Christ, en sorte que Tertullien peut s'écrier au commencement du second siècle : « Nous ne sommes que d'hier et nous sommes partout, nous remplissons vos villes, vos campagnes, vos armées et l'on nous trouve jusque dans les palais de vos empereurs. » Et tandis que le vieil empire romain embrasse en mourant la foi nouvelle, les peuples barbares qui se partageront ses dépouilles subiront l'ascendant de l'Évangile, et la religion des vaincus deviendra la religion des vainqueurs.

Mais après ces premiers siècles qu'on peut appeler l'âge héroïque du christianisme, un sombre nuage envahit rapidement le ciel de l'église; le témoignage qu'elle doit rendre à Jésus-Christ s'altère, s'obscurcit et semble s'arrêter..... Certes, l'église du moyen âge, au milieu de bien des erreurs, de bien des crimes même, a fait de grandes choses. J'admire la cathédrale gothique où tout un peuple incarne sa foi, sa poésie, son espérance, et dont la flèche semble l'essor des âmes vers Dieu et vers les réalités

éternelles. J'admire ces grands écrits théologiques des Saint-Thomas et des Saint-Anselme, qu'un prédicateur moderne ¹ a appelés les cathédrales de la pensée. J'admire plus encore ces belles âmes cachées dans l'ombre des monastères auxquelles nous devons des pages sublimes comme celles de l'Imitation de Jésus-Christ..... Mais ces réserves faites, et en proclamant tout mon respect pour une église qui n'est pas la mienne, il faut bien que je montre avec franchise les erreurs croissantes qui furent la raison d'être de la réforme.

Ces erreurs, elles proviennent d'une même source : le témoignage écrit des prophètes et des apôtres est peu à peu oublié et méconnu. La Bible n'est plus lue, même par les prêtres : « la lumière est mise sous le boisseau, » et les ténèbres couvrent la chrétienté. Dans cette obscurité fatale tout s'altère bientôt : la constitution de l'église, la doctrine et la morale. L'église, qui était au commencement un peuple de frères conduit par des frères, voit se former dans son sein une fastueuse hiérarchie qui, de degré en degré, aboutit au pouvoir central et despotique du siège romain. Le pur enseignement

1. M. de Pressensé.

biblique disparaît sous le flot croissant d'enseignements nouveaux qui ne sont « que des commandements d'homme. » La doctrine capitale de l'Évangile, la doctrine du salut par grâce et par la foi, qui met l'homme en rapport direct avec Christ, source unique de la vie, fait place à la conception grossière d'un salut par les mérites humains, par les œuvres extérieures, par de vaines pratiques et par l'action magique des sacrements. On dirait que le Christ a disparu : sans doute son image est partout, sa croix surmonte tous les édifices, le mystère de sa rédemption est retracé dans les pompes du culte, mais le Christ réel et vivant est dérobé au contact des âmes : dans le ciel il s'efface derrière la Vierge et les Saints, intermédiaires multiples qui obscurcissent son unique médiation ; sur la terre il s'efface derrière l'église qui s'interpose moins comme une aide que comme un obstacle entre les âmes et lui. Les ténèbres religieuses engendrent les ténèbres morales : la grande morale de l'évangile dégénère en casuistique, la sainteté au sein de la vie commune est remplacée par un idéal de dévotion arbitraire, la repentance par des pénitences extérieures et légales, et ces absolutions toujours prêtes que l'église dispense, bientôt, ô profanation suprême ! elle ne les

donne plus, elle les vend pour enrichir le trésor de la papauté par l'ignoble trafic des indulgences ! La corruption est à son comble, et en face de ces scandales, les voix les plus saintes de l'église, celles des d'Ailly, des Gerson et des Nicolas de Clémanges appellent à grands cris une réforme.

C'est alors que Dieu suscite de nouveaux témoins au sein de la chrétienté déchue. Vous êtes ces témoins, ô nos Réformateurs : vous rendez au monde la Bible, et par la Bible, Jésus-Christ. Vous vous levez, Luther, Zwingle, Calvin, sur plusieurs points de l'Europe, sans vous concerter, par cette impulsion de l'esprit « qui souffle où il veut » et qui crée dans ce siècle de ténèbres une nouvelle Pentecôte. Vous voulez rester dans l'église pour la réformer; mais comme les disciples chassés de la synagogue, vous êtes ignominieusement chassés des sanctuaires, et il ne vous reste d'autre abri que la voûte du ciel, comme le dira un jour avec éloquence le plus impétueux et le plus populaire d'entre vous !

Pour ne parler que de la réforme française, à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir, quel témoin glorieux de Jésus-Christ ! Comme elle a bien offert, et simultanément, ainsi que l'église primitive, le triple caractère du témoignage : l'af-

firmation, la souffrance, la propagation ! La Bible, traduite en langue vulgaire, est rendue aux fidèles. La pure doctrine évangélique respire dans ces petits écrits que le porte-balle répand au milieu des villes et des campagnes, aussi bien que dans l'Institution chrétienne de Calvin que l'on peut appeler aussi une cathédrale de la pensée, cathédrale consacrée non à la théologie scholastique mais à la théologie de l'Évangile de Dieu ; aussi bien que dans l'admirable Confession de foi rédigée par notre premier synode, à la lueur des bûchers ! Ai-je besoin de rappeler, en effet, que la persécution a accompagné pendant tout le cours de son histoire le témoignage de cette noble église, en sorte qu'on a pu l'appeler avec éloquence la *mater dolorosa* de la réforme ?¹ Oui, la réforme française a eu une supériorité sur ses sœurs d'Allemagne, de Suisse ou d'Angleterre : c'est la continuité et l'intensité de la souffrance. Je ne veux que mentionner, sans la décrire, une persécution qui a duré près de trois siècles. Eh bien ! à travers ce long martyre, notre église n'a pas cessé de se propager sur le sol français et, lorsque la révocation de l'édit de Nantes a

1. M. le professeur Godet de Neuchâtel.

chassé de notre patrie et dispersé aux quatre vents des cieux sur le sol de l'Europe et jusque dans les solitudes de l'Amérique quatre cent mille familles protestantes, qu'a fait Louis XIV si ce n'est de donner à notre église la douloureuse gloire d'accomplir dans toute son étendue la grande parole de Jésus-Christ : « Vous me servirez de témoins, tant à Jérusalem, que dans toute la Judée, et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre ? »

v. pag 313

Après avoir interrogé le passé, il convient de nous recueillir pour interroger le présent et pour nous demander comment nous répondons, comment nous voulons répondre à l'ordre du Maître : « Vous me servirez de témoins. »

Et d'abord, quelles sont nos affirmations ? — Je sais ce que nous propose la sagesse du siècle : « Délaissez, nous dit-elle, ces vieilles croyances qui ne tiennent plus devant la science moderne : consentez à vous défaire de ce bagage de dogmes surannés, en particulier de cette croyance au surnaturel qui fait sourire les hommes instruits. A ce prix nous pourrons faire alliance avec vous au nom du

jeune sage de Nazareth, qui, nous en convenons, a dégagé du vieux monothéisme hébreu une religion raisonnable. D'ailleurs ne vous y trompez pas, toutes choses progressent, et si vos réformateurs derrière lesquels vous aimez tant à vous abriter vivaient en plein dix-neuvième siècle, en vertu de leur esprit d'affranchissement, ils seraient avec nous. »

Mes frères, vous laisseriez-vous prendre à ces raisons spécieuses? Non, il n'est pas vrai que nos réformateurs seraient du côté des libres penseurs modernes. Si le courant de scepticisme ou de positivisme qui entraîne cette génération n'existait pas de leur temps, n'y avait-il pas le courant à demi païen de la Renaissance? S'y sont-ils laissé entraîner? Non, mes frères : ils ont été des témoins de Christ, ils n'ont pas été des humanistes et des philosophes, et c'est grâce à leur fermeté chrétienne, à leur fidélité évangélique qu'ils ont fondé des églises et des nations chez lesquelles la foi soutient la liberté, et la liberté la foi; c'est grâce à leur inébranlable profession de l'évangile de Christ qu'ils ont forcé l'église catholique à se réformer elle-même, rien qu'à leur contact. Eh bien, comme eux, nous résisterons au courant sceptique du siècle, nous ne livrerons jamais le surnaturel chrétien, Christ

Fils unique de Dieu, Christ crucifié, Christ ressuscité, Christ glorifié. N'est-il pas vrai, mes frères, que si nous venions vous proposer d'échanger le Christ des Écritures, celui qui a béni vos unions, consacré vos berceaux, consolé vos deuils, éclairé vos sépulcres, celui qui s'est communiqué à vous dans le saint repas de la Cène — contre un Christ purement humain, sage illustre et mélancolique martyr, c'est vous qui prendriez la défense du Christ de l'église et qui accuseriez de prévarication vos conducteurs spirituels ?

Sommes-nous des témoins de Jésus-Christ par la souffrance ? Nous vous entendons dire : « Oui, nos pères furent des héros, mais les grandes époques font les grands caractères, et si Dieu jugeait bon de rouvrir pour nous l'ère des persécutions, il nous trouverait à la hauteur de nos devoirs. » En êtes-vous bien sûrs ? S'il est vrai que les événements grandissent les âmes, il ne l'est pas moins que c'est par la pratique des petits sacrifices qu'on se prépare à l'accomplissement des grands. Que diriez-vous d'un chef d'armée qui, plein de confiance en ses troupes pour le jour de la bataille, négligerait

de les y préparer par des exercices quotidiens ? Ne le considéreriez-vous pas comme vaincu d'avance ? Quoi ! vous seriez prêts pour les grands renoncements, et tous les jours vous refusez à Dieu ce qu'il y a de plus simple et de plus élémentaire, et l'on vous voit lire votre Bible irrégulièrement et sans joie, vous passer du culte domestique, délaissier les saintes assemblées, ou y venir si mollement que nos cœurs en sont navrés ! Quoi ! vous seriez prêts à supporter les disgrâces, la confiscation de vos biens, l'exil, la mort, — et l'on vous voit si parcimonieux de votre fortune, de votre temps, de votre repos, lorsqu'il s'agit du bien à faire et de l'avancement du règne de Dieu dans les âmes !... Ah ! je l'espère pour notre faiblesse, le divin chef de l'église ne renouvellera pas pour nous les rudes épreuves du passé... Toutefois, n'entendez-vous pas s'élever une redoutable clameur du milieu des peuples ? Ne pressentez-vous pas dans l'avenir quelque choc violent entre cette société moderne qui porte l'athéisme dans ses flancs, et cette société ancienne dominée par un fanatisme aveugle qui semble destiné à nous entraîner aux abîmes ? Voilà le double péril qui nous menace... Et si nous étions appelés un jour à sacrifier je ne dis pas nos vies, mais notre

fortune ou notre position pour la liberté de servir Dieu selon notre foi, l'église réformée de France compterait-elle beaucoup de confesseurs, ou beaucoup de transfuges ?

Enfin, mes frères, sommes-nous des témoins de Christ pour la propagation de notre foi ? On ne se fait pas faute de nous dire aujourd'hui : « Etes-vous bien sûrs que votre Église ait encore sa mission dans la patrie française ? Vos doctrines sont trop austères et votre culte trop simple et trop froid. Vous êtes divisés dans un pays où l'unité seule a quelque force. Il y a une sorte d'incompatibilité entre le protestantisme et notre génie national. » Nous ne nous laisserons pas troubler par ces objections. Nos doctrines sont-elles, oui ou non, les fermes et graves enseignements de la Parole de Dieu ? Notre culte, simple et austère, est-il, oui ou non, le culte en esprit et en vérité recommandé par Jésus-Christ et célébré par l'Église primitive ? Et quant aux divisions que l'on nous reproche en les exagérant, nous sommes les premiers à les déplorer : mais nous nous demandons si une unité factice, extérieure et imposée leur est préférable. C'est une grande chose que l'unité, mais la vérité

est plus grande, et quand il s'agira de choisir entre l'une et l'autre, comme nos pères nous mettrons la vérité au-dessus de l'unité. Savez-vous ce dont nous sommes prêts à convenir? c'est que le protestantisme avec son principe de foi et de liberté, avec son culte plus sérieux et plus simple, avec son appel direct et constant à la conscience individuelle, est plus difficile à réaliser, à établir, à propager qu'une religion d'autorité humaine, de foi collective et de dévotion extérieure. Le protestantisme est la religion des forts. Mais il n'y a que plus de courage à le professer, à le pratiquer sérieusement et à lui gagner des âmes : c'est là une noble ambition, digne des fils des Huguenots! — Et si l'on nous dit enfin que l'esprit du protestantisme n'est pas conforme à notre génie national, qu'il est fait pour le tempérament germanique, pour le caractère anglais, pour les races du Nord, et non pour l'heureux et brillant génie des races latines, nous répondrons sans hésiter : Qu'est-ce donc que cette idée fataliste des religions de race, de milieu, de climat, de tempérament? L'esprit du protestantisme n'est-il pas l'esprit du christianisme dans sa pureté première? Et le christianisme ne s'est-il pas répandu avec succès en Asie comme en Europe, dans la

Grèce, dans l'Italie, dans l'Afrique, et jusque dans les Gaules? N'est-il pas fait pour toutes les races, pour tous les climats, pour tous les peuples, pour tous les hommes?... Est-ce qu'à un moment de son histoire la France n'a pas été presque par moitié conquise à la réforme? Est-ce que sa jeune et fière noblesse, sa magistrature, son armée, ses classes ouvrières ne surent pas allier les mâles vertus des Huguenots aux qualités distinctives de notre génie national? Est-ce qu'un Coligny, un Anne Dubourg, un Duplessis-Mornay, est-ce qu'une Jeanne d'Albret et une Renée de France, est-ce qu'un huguenot Picard et un protestant Cévenol, ne sont pas des types aussi véritablement français que véritablement chrétiens? Mais si ce sont les réformés eux-mêmes qui manquent de confiance en leur église ou qui sont ébranlés dans leur foi en ses principes; si ce sont eux qui propagent le scepticisme ecclésiastique en disant que toutes les formes religieuses se valent; s'ils laissent leurs enfants dans l'ignorance des titres de la réforme, de ses origines, de ses institutions, de son passé glorieux, se montrant ainsi dédaigneux de la piété et du souvenir des pères, alors non-seulement nous ne nous agrandirons pas, mais nous laisserons amoindrie et

humiliée cette noble patrie religieuse qui s'appelle l'Église réformée de France.

A nous qui croyons à ces principes comme à l'Évangile lui-même, à nous de les propager, non par un prosélytisme agressif, tracassier, déloyal, mais par une franche exposition de notre foi accompagnée de cette conduite pure, de ces vertus austères qui furent autrefois le signe distinctif et l'honneur des Huguenots. A nous d'attendre au sein d'une fidélité active et vigilante le jour où il plaira à Dieu, qui tient en ses mains les temps et les événements, de dire à notre église : « Élargis le lieu de ta tente et étends les courtines de tes pavillons. »

Hâtons ce jour, mes bien-aimés frères, en recueillant, chacun pour notre compte, la parole de Jésus-Christ : « Vous me servirez de témoins. » Protestants de Châteauroux, si faible que soit votre nombre, soyez tous, au milieu de vos concitoyens, des témoins de Jésus-Christ par votre foi, par votre dévouement, par votre charité et par votre caractère chrétien.

Pasteur de cette église, installé aujourd'hui même au sein de ce troupeau, soyez à sa tête le premier de ces fidèles témoins, imitant ainsi votre Maître,

le « Témoin fidèle et Véritable » venu du ciel pour proclamer la vérité qu'il avait contemplée dans le sein du Père et qu'il a scellée de son propre sang.

Et toi, temple saint, qui dois abriter et réunir les témoins du Seigneur, sois toi-même un témoin, visible à tous les yeux, de cette bonté divine qui relève partout, sur le sol de notre patrie, les sanctuaires de notre foi! Demeure, après que nous aurons passé! Que l'évangile de Jésus-Christ retentisse à jamais sous tes voûtes, dans sa pureté et dans sa force! Que ta sainte table voie se presser « au banquet de l'Agneau » des communjants fidèles! Que des milliers d'âmes viennent ici adorer, croire, aimer, espérer, « se convertir des choses vaines au Dieu vivant! » Et que le temple terrestre soit pour ce peuple le vestibule du sanctuaire éternel! Amen!